

**Tony Bachmann : «Salut Malraux», *Globe*, octobre 1986, n° 10, p. 87-88.**

Il y a un demi-siècle, le héros publiait *L'Espoir*. Il y a dix ans, en octobre 76, le même, déguisé en monument national, nous quittait. Du rebelle au notable excentrique, Malraux fut une authentique figure moderne. L'aventure pour l'aventure... Il est urgent de redécouvrir cette éthique derrière le masque de l'écrivain illustre.

L'oubli ou la négligence de l'œuvre de Malraux peuvent, aujourd'hui, se justifier en eux-mêmes sans passer par les polémiques qui se sont créées ou défaites autour du personnage. A cet égard, mes vingt-cinq ans se révèlent un motif d'indulgence et de magnanimité, comme si le problème Malraux s'était dilué dans ses propres méandres, comme si la déperdition d'énergie qu'il y avait à vouloir dénouer le nœud des contradictions, l'avait trop affaibli pour franchir la barrière des générations. L'oubli de Malraux avait parfois cette véhémence et cette vindicte d'un adolescent pour la figure archaïque du Père : instinctif, sottement péremptoire.

Il y eut, en tout cas, quelques anecdotes assez malveillantes pour nous pousser dans ce sens : Jean-Louis Barrault expulsé en mai 68 du Théâtre de l'Odéon pour des propos désobligeants adressés au ministre de la Culture Malraux. Lequel sanctionne avec la brièveté d'une injonction : *J'estime que vous ne pouvez plus continuer d'assumer la direction de ce théâtre...* Quelques éditeurs lui avaient un jour demandé d'influer sur les poursuites pour «outrage aux bonnes mœurs» des livres de Bataille, de Sade et de Pauline Réage. A quoi l'ancien ministre a rétorqué : *Il y a des Lois en France qu'il faut respecter !*

Tout l'aspect de Malraux que nous abhorrions s'étalait dans cette réponse lapidaire : le héros antifasciste de la guerre d'Espagne devenu lui-même censeur. Et si Malraux avait eu sa place dans notre panthéon littéraire avec *L'Espoir*, il ne restait guère de lui qu'un nom, une épitaphe inscrite sur la pierre tombale. Il faut soixante ans pour faire un homme, et après, il n'est bon qu'à mourir : tel s'évaluait le Malraux statufié de son vivant et qui, pour son voyage en Chine de 1965, était déjà entré dans le temps de la Mémoire, quand le Mythe était revenu sur les pas de l'homme du

Komintern. Conscients des contradictions du personnage, nous en mésestimions la maturation.

Six mois après mai 68, Henry Tanner du *New York Times* demandait à l'ancien combattant de Madrid et de Tolède s'il n'estimait pas avoir été «du mauvais côté des barricades». Malraux répondit sereinement : *J'ai écrit il y a trente ans un livre qui s'appelle L'Espoir... Il commence par la Révolution informe que j'appelle l'illusion lyrique... pour moi, l'illusion lyrique est dans la Révolution quelque chose qui doit être surmonté. Mai n'était pas autre chose qu'une immense illusion lyrique. La politique n'est pas ce qu'on désire, mais ce qu'on fait !*

Bercés par l'illusion lyrique et l'harmonie formelle du discours révolutionnaire, nous agissions sans agir, nous désirions sans «faire», nous oublions que 68 n'était qu'une mise en panne du discours politique, une rébellion politique qui se situait en marge du Politique, un bouleversement de l'Histoire qui était anhistorique. Malraux pensait, de même, qu'une critique de la peinture ne pouvait venir que de la Peinture lorsque quelques «hippies» d'Avignon vilipendaient chez Picasso le peintre officiel, le communiste, l'homme d'appareil. Nous, nous pensions alors que Malraux avait entaché son rôle primaire d'intellectuel, que l'écrivain-reporter avait trahi son éthique de l'Action et terni cet adage qui éclairait le début de ses *Antimémoires* : *L'homme ne trouve pas son image dans l'étendue des connaissances qu'il acquiert, il trouve de lui-même dans les questions qu'il pose.*

Ce n'est assurément pas dans les chapelles de l'érudition que surgissent les meilleures questions, mais c'est dans le feu de l'action et dans la précarité devant la Mort que se révèlent au grand jour les préoccupations les plus essentielles à l'homme. Pendant la guerre d'Espagne, lors d'un raid sur Teruel près du village de Mora de Rubielos, un algérien de son escadrille Espana est écrasé. Malraux monte cette célèbre expédition de secours, à dos de mulet sur les sentiers escarpés de la montagne, et y découvre *L'Espoir du monde et le salut de l'homme* dans cette fraternité devant la Mort. Qu'il ait aidé à fomenter la grande révolte de Canton et de Hong-Kong de 1925, qu'il ait pris la défense des «sauvages» d'Ethiopie contre l'Italie fasciste de 1935, qu'il ait appelé à se tourner vers l'Armée Rouge en cas d'hégémonie nazie, Malraux a d'abord

choisi son camp là où l'Action était possible, où la fraternité sonnait le glas du mépris, où une virilité «digne de l'homme» pouvait s'opposer à l'absurde. Sartre, au même moment, philosophait encore sur l'existence plus qu'il ne la faisait et lisait *L'Espoir*. Jusqu'à ce jour de septembre 1941 où, à bicyclette, de Paris au Cap d'Ail il vint proposer à Malraux, déjà engagé, d'entrer dans son mouvement de Résistance.

Dans une postface au livre *Les Conquérants*, Malraux explique ainsi le personnage de Garine : *Il n'a pas à définir la Révolution, mais à la faire... La question fondamentale pour lui est bien moins de savoir comment on peut participer à une révolution que de savoir comment on peut échapper à ce qu'on appelle l'absurde. Y échapper en fuyant dans l'humain.* Et c'est ce que nous vivons aujourd'hui, après l'utopie évanescence de 68 : quand la Société dite «technologique» privilégie les moyens sur les fins, l'efficacité de l'outil sur la cause finale du Produit, la Volonté sur le Sens, nous sommes condamnés à l'action comme seul moyen d'avoir un rapport de cohérence et de vérité à nous-mêmes. Les qualités que nous exaltons et qui font aujourd'hui la popularité d'un Bernard Tapie sont à mettre au compte de cet activisme.

La synergie des volontés de vaincre nous fait hommes. D'où l'étonnante modernité du discours de Malraux à l'Unesco (4 novembre 1946) : *A l'heure où l'Occident n'a plus pour valeurs le rationalisme et le progrès, la première valeur européenne, c'est la volonté de conscience. La seconde, c'est la volonté de découverte.* Peut-être pourrions-nous expliquer à partir de là la versatilité si souvent décriée chez Malraux : parce que la Vie est bornée et absurde depuis la Mort de Dieu, Malraux se serait toujours trouvé là où l'horizon de la découverte et des possibilités n'était pas obstrué, où l'Homme pouvait encore espérer repousser les limites de sa «condition humaine mortelle». Modernité aussi – d'après nous – pour sa métaphysique de l'Art.

Dans *Regard d'une femme sur le siècle*, Clara Malraux raconte leur découverte d'une pièce d'argent à l'effigie d'Alexandre le Grand au marché aux puces d'Ispahan : *La Perse fut l'une des plus grandes révélations : c'était la terre intermédiaire, le pays des invasions, le lien entre l'Occident et l'Orient... J'étais subitement reliée à cette nuit extraordinaire où les mille officiers d'Alexandre ont épousé mille princesses persanes... Ce fut la grande nuit du métissage.* Etayé par le mythe de la Fraternité comme *ce qui*

*rapproche les humains et non les individus*, son esthétique rejette une nouvelle fois toute préférence sectaire, ne tient pas compte d'une progression des styles, mais appelle la présence de la totalité des œuvres. Malraux recherche dans l'Art le jeu des interférences, des influences, des imitations, des ruptures, comme une manière de repousser encore les limites de la communion humaine. L'art-humanisme universel rapproche les civilisations et les hommes dans une même conjuration de la mort par la création de formes immortelles.

Alors, Malraux personnage ombrageux et fantasque ? Il aura fallu la publication en 1967 de ses *Antimémoires* pour que l'homme connaisse son état de grâce, une sacralisation définitive de son mythe jusqu'à un point d'immunité absolue. La couverture médiatique dont il a bénéficié au lendemain de sa mort relevait proprement du panégyrique. Poirot-Delpech, dans *Le Monde* du 24 novembre 1976, faisait ainsi couiner son clairon en première page : *La Légende du siècle*. Il oubliait au passage que le combattant antifasciste des Brigades internationales avait pactisé par la suite avec le gouvernement de Franco... Mais Malraux n'est ni blanc ni noir et c'est précisément ce qui fait qu'il est aujourd'hui vivant et... moderne !